



## L'art : une performance ?

ÉRIC BROGNIET

Notre époque est friande de *performances* artistiques. Il faut s'entendre sur ce terme plus souvent référentiel au domaine du sport ou du sexe mais aussi au champ socio-économique. Une performance est généralement perçue comme le résultat obtenu dans une compétition (les performances d'un champion), le rendement, un résultat le meilleur possible... Il existe trois types de performances dans une structure : la performance organisationnelle, la performance sociale et la performance économique. Il est un autre domaine où la performance, terme créé à partir de l'expression anglaise « performance art », désignant l'*art vivant*, prend un tout autre sens : une performance est alors une œuvre d'art ou un échantillon artistique créé par des actions menées par l'artiste ou d'autres participants. Cet acte est produit publiquement, en direct, documenté, spontané ou écrit, interdisciplinaire, unique ou répété. En d'autres mots, c'est une présentation artistique *située*, orientée vers l'action. Cette forme d'art remet en question la séparabilité de l'artiste et de l'œuvre ainsi que la forme marchande des œuvres d'art traditionnelles. La *performance* est devenue une marque de fabrique d'une grande partie de l'art du XX<sup>e</sup> siècle : le temps, l'espace, le corps ou la présence de l'artiste dans un médium et la relation entre le créateur et le public y sont des éléments distinctifs. Influencé par Arthur Cravan, Antonin Artaud, Dada, les Futuristes, l'Internationale situationniste et l'Art conceptuel, le « Performance Art » a été de plus en plus formulé vers 1970 aux États-Unis par des artistes tels qu'Allan Kaprow comme une antithèse du théâtre et une forme d'art conceptuellement indépendante.

On peut se poser la question : lire, dire, performer ses propres textes en public, qu'est-ce que ça ajoute au texte ? Qu'est-ce que ça apporte à l'auteur, au « lecteur/spectateur » ? Qu'est-ce que ça perd aussi ? Cela n'ajoute rien au texte : cela *décline* le texte selon d'autres inflexions et rapports que ceux induits par la lecture silencieuse et solitaire, qui favorise un temps intérieur, et montre que le texte ne peut être compris comme un produit univoque, monolithique, et qui serait figé une fois pour toutes. Or, l'on sait par expérience que chaque lecture d'un poème peut être différente de la précédente et que chaque lecteur appréhende le poème différemment d'autrui... Le texte poétique est, par nature, polysémique, ouvert, riche de tous les possibles. Tout comme le poème au moment où il s'écrit provient d'une sensation qui trouve à se dire à travers du langage comme « dicté », y compris dans la contrainte même, dans une langue comme « hantée », la lecture ou l'audition, ou plus généralement la réception du poème, montre qu'il est de *l'énergie en mouvement*. Cette énergie peut être ressentie aussi bien dans le rapport silencieux au livre que dans le vécu collectif d'une expérience scénique, dans l'audition solitaire — ou parfois collective — d'un médium radiophonique, discographique ou encore l'audition et la visualisation d'un fichier numérique.

L'expérience de la performance, par le poète lui-même, de son propre texte, ajoute à l'expérience de l'écriture cette dimension de poursuivre la création solitaire par une exposition de sa voix la plus intime en rapport avec son corps et une exploration émotive de tout son registre d'être humain. C'est aussi par d'autres voies que l'écrit met en œuvre une énergie traduisant un propos articulé visuellement ou corporellement. Dans tout phénomène de lecture ou de performance, un bon poème peut être desservi par son auteur, un mauvais poème ne sera jamais, pour autant, malgré le jeu d'acteur ou la présence scénique de l'auteur, ou l'utilisation de moyens extérieurs pour le mettre en valeur, qu'un mauvais poème.

Il ne faut pas déduire de l'engouement pour une forme ou un média artistique devenus dominants que ceux-ci produisent de facto des œuvres impérissables : celles-ci seront toujours tributaires de deux facteurs essentiels, le talent et le travail assidu de l'artiste. Et n'oublions pas aussi que « (...) il se pourrait bien que l'absence de tout affect, dont l'art contemporain a fait un de ses signes distinctifs, aurait plus affaire avec les “eaux glacées du calcul égoïste” dont parle Marx qu'avec la force d'objectivité qu'on se plaît à reconnaître à ses réalisations » comme le soutient Annie Le Brun dans *Ce qui n'a pas de prix*.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cet impromptu :**

Éric Brogniet, *L'art : une performance [en ligne]*, Impromptu #14 (15 mai 2022), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <[www.arlfb.be](http://www.arlfb.be)>